

ÉCOLE

Ma maîtresse dans une tablette

Mon Cartable connecté permet à des enfants hospitalisés de rester dans leur classe à distance. Une manière de démystifier la maladie

Pascale Krémer



Le 14 mai, à Massy-Palaiseau (Essonne). Depuis sa chambre Nolann, 10 ans, atteint d'un neuroblastome peut suivre ses cours à l'aide du cartable connecté.
JULIE BALAGUÉ
POUR « LE MONDE »

Sur sa copie, Nolann a très soigneusement souligné en rouge « *Évaluation de calcul: la division* ». Jambes repliées sous lui, l'élève de CM1 s'attaque désormais aux calculs. En classe, l'enseignante lui demanderait de s'asseoir correctement sur sa chaise. Mais Nolann, tout juste 10 ans, suit les cours en chaussettes, sur une couette où se dessine un gros lion ébouriffé. Renfort bienvenu que ce roi de la jungle. Depuis ses 3 ans, l'enfant se bat contre le cancer, un neuroblastome métastatique qui l'oblige à fréquenter assidûment l'hôpital Gustave-Roussy de Villejuif (Val-de-Marne). « *Je connais tout le monde. Ceux de la nuit, ils jouent avec moi au lieu de travailler* », confie, mutin, l'écolier en sweat Superman, avant de se concentrer de nouveau sur les divisions. « *La maîtresse* » vient d'annoncer qu'il ne restait plus que cinq minutes...

Car l'école est là, dans la chambre qu'il partage dans l'appartement familial avec son petit frère, à Massy-Palaiseau (Essonne). Posée sur son lit, une tablette numérique diffuse en direct les images de la classe. Contrôle de maths fini, on y voit l'institutrice, de dos, inscrire au tableau les devoirs des jours suivants. Dans ses écouteurs, Nolann entend bien les soupirs des copains... Grâce à la caméra de la tablette, il peut lever la main et poser une question si une consigne l'intrigue. Depuis septembre, lui qui ne parle que de sciences et de mécanique automobile n'a pas raté une miette d'école. Sur son dernier bulletin était inscrit : « *Élève sérieux, travailleur, agréable, très impliqué en classe* ».

L'idée de filmer sa classe et d'en capturer les sons, afin qu'il suive sa scolarité à distance, semble toute simple. En 2012, pourtant, personne ne l'avait eue avant que Marc Lavoine, venu chanter à l'hôpital Purpan de Toulouse, n'échange avec une fillette, au service d'oncologie pédiatrique. Qu'est-ce qui lui manquait ? « *Ma classe, mes amies, ma maîtresse* », a répondu sans hésiter la petite patiente. « *On peut transmettre des images de la Lune mais pas relier un enfant à sa classe ? Je suis sorti un peu perturbé de n'avoir jamais pensé à cela* », se souvient Marc Lavoine.

Sa réflexion se poursuit au sein d'un trio masculin qu'unissent de semblables origines populaires. Depuis un bout de temps, l'artiste lutte contre les discriminations en tout genre avec deux amis : Raymond Domenech, l'ex-sélectionneur de l'équipe de France de football, et Abdel Aïssou, énarque, ancien sous-préfet puis dirigeant à fibre sociale (Randstad France). « *La maladie grave est une discrimination à affronter, rappelle ce dernier. Quand ils sont en danger, les adultes se mettent en pause. Pas les enfants. Ils veulent vivre totalement leur vie. Être privés de leur classe, c'est une souffrance* ».

Pour que les enfants malades restent des élèves comme les autres, le trio, bientôt secondé par des ingénieurs bénévoles et des enseignants à la retraite, doit soulever deux montagnes : l'éducation nationale et l'hôpital. Il leur faut développer une liaison Internet cryptée garantissant l'anonymat de l'enfant – donc le droit à l'oubli de sa maladie. Un outil dont ils conservent la propriété intellectuelle, afin qu'il demeure gratuit pour les familles. Et qui puisse pénétrer en chambre stérile. Tout en levant les craintes des enseignants et des autres parents : le cours filmé n'est pas enregistré...

Deux ans après les premiers tests, en 2014, l'association Mon Cartable connecté signe une convention d'expérimentation avec le ministère de l'éducation nationale. Depuis, les valisettes bleu ciel ont roulé un peu partout en France. Dotées de deux caméras, dont l'une est braquée sur le tableau et l'autre peut être pilotée par l'enfant, elles sont reliées à une tablette numérique confiée à un camarade volontaire qui joue l'interface avec le malade. Jusqu'à bavarder en douce avec lui, par écrit. Le tout se branche en cinq minutes le matin, selon Solenne Duquesne, l'enseignante de Nolann à l'école Emilie du Châlet (Massy) : « *A part envoyer quelques documents par mail, je travaille de la même façon. Nolann fait partie de la classe à 100%. Quand il revient, il a moins de retard qu'un élève ayant manqué deux jours. Et les copains se responsabilisent. S'ils bavardent, je leur dis que Nolann entend moins bien, et le ton baisse* ».

« *A la récré, des fois, raconte Nolann, mes copains laissent la tablette allumée. Ils ont envie de rester avec moi. J'aimerais courir un peu partout, mais on joue au pendu* ». Bon, pour la piscine, c'est compliqué – « *la baignoire est pas assez grande!* » Mais il participe au carnaval, déguisé sur son lit d'hôpital. Et se joint au cœur, à l'heure du chant. « *Les infirmières écoutent, sourit la mère de Nolann, Marie Guelennoc. Le personnel soignant, et même les clowns, attendent la récré pour intervenir. Nolann a l'impression de reprendre un contrôle sur sa vie* ». Car l'école est son moteur. « *En cours de CP, se souvient-elle, quand il a rechuté, il a dit qu'il voulait bien suivre tous ses traitements mais seulement s'il allait en classe. Pendant les phases où ses défenses immunitaires étaient faibles, on s'arrangeait pour voir la maîtresse le midi, en l'absence des autres élèves. Et puis, cet été, j'ai découvert Mon Cartable connecté sur Internet* ». Son fils, qui rejetait l'école à l'hôpital (pas la « vraie » école, pas sa « maîtresse »...), n'éprouve qu'une frustration avec la tablette : ne jamais passer au tableau en maths.

Apprendre à lire à distance, remettre un réveil pour suivre les cours du lycée professionnel... Du CP à la terminale, la connexion vidéo épargne aux jeunes patients la double peine : traitements et redoublement. « *Dans les cancers de l'enfant et de l'adolescent, trois piliers participent au soutien psychologique : la famille, l'école, les amis. L'enfant isolé va moins bien se battre. Ce cartable est idéal* », observe la pédiatre-oncologue de Nolann, le docteur Véronique Minard-Colin, sans minorer l'intérêt de l'école à l'hôpital et des enseignants dépêchés à domicile. « *Mais là, Nolann poursuit sa scolarité avec son enseignante et ses copains* ».

Copains aux yeux desquels « *le gamin n'a pas mystérieusement disparu d'un coup* », remarque Raymond Domenech. « *C'est important aussi pour eux. La maladie n'est pas taboue, elle est démystifiée. Le malade est avec eux, et quand il revient sans un poil sur le caillou, il a sa place* ». Tout cela réjouit Jacky Crépin, inspecteur d'académie, directeur de l'éducation dans l'Oise. Ce dispositif, auquel il ne voit que des avantages, se généralisera bientôt, parie-t-il, « *comme une prolongation de notre service public d'éducation, qui doit être offerte à tous les enfants "empêchés"* ».

Combien de Cartables connectés seront nécessaires ? Pour combien de jeunes patients hospitalisés plus de trois mois ? Marc Lavoine estime qu'il faudra passer de 130 cartables à disposition à environ 2 000, sous cinq ans, à 2 000 euros pièce. « *Comme le défibrillateur, il y en aura partout un jour* ». Jusqu'alors, son association préfère ne compter que sur la générosité privée : mécènes (Jean-Claude Decaux – mort en 2016 –, François-Henri Pinault, François-Louis Vuitton...), événements caritatifs (matches de foot, concerts), grosse PME nantaise pour la maintenance (Tibco), et des milliers de petits dons, surtout. Le cancer de l'enfant fédère. Il a même assoupli la direction générale de l'enseignement scolaire. Nolann n'est plus noté « *absent* » sur le cahier de son enseignante, mais « *présent connecté* ». Superman ouvre la voie.

LA GUERRE DES POCHOIRS

PMA, le macadam pour tous

Mélanie Rostagnat

C'est jour de manif, ce samedi d'avril à Paris. Sous l'œil indifférent des CRS mobilisés pour encadrer les « gilets jaunes », elles arrivent, pochoirs en forme de cœur et bombes de peinture rouge et blanche à la main. Leur objectif ce matin : recouvrir les slogans anti-PMA qu'elles ont recensés sur les trottoirs du 7^e arrondissement. Né en août, le collectif Pochoirs pour tous s'active pour faire disparaître les nombreux « *tags haineux et insultants* » qui jonchent le macadam parisien depuis l'ouverture du débat sur l'extension de la procréation médicalement assistée aux femmes seules et homosexuelles.

Six ans après la mobilisation contre le mariage pour tous, et alors que la ministre de la santé, Agnès Buzyn, a assuré qu'un texte de loi serait présenté en conseil des ministres « *avant l'été* », les opposants à la PMA pour toutes ont réinvesti la rue. Et notamment les trottoirs, qu'ils couvrent de slogans chocs : « *PMA sans père, douleur sans fin* », « *PMA sans père : 82 % de non, les lois débiles ça suffit!* », « *A part d'un père, je ne manque de rien* »...

« *On ne veut pas que cette minorité agissante puisse faire peur et peser suffisamment dans le débat public pour que le président Macron reporte à nouveau ce projet de loi* », explique Céline Piques, porte-parole d'Osez le féminisme. Alors pour se faire entendre, les membres de cette association ont, eux aussi, décidé de répliquer en essaimant, toujours sur le trottoir, leur propre message : « *PMA pour toutes, amour sans fin* ». Une démarche partagée par le collectif féministe *Insomnia* qui affirme s'être senti « *obligé de réagir face à ces tags homophobes de La Manif pour tous afin d'apporter un soutien, ne serait-ce que visuel, aux nom-*

breuses personnes qui se sentent agressées par leurs slogans ». La Manif pour tous se défend toutefois d'être à l'origine de ces pochoirs au sol. « *Ils ne sont pas faits par nous mais manifestement par un groupe de personnes qui suit de très près les informations que l'on publie* », assure Ludovine de La Rochère, présidente du mouvement. « *Tant que les valeurs et messages que nous portons ne sont pas déformés, cela ne me pose aucun problème que des sympathisants se les approprient et les diffusent* », ajoute-

elle. Quant au fait que ces slogans anti-PMA soient recouverts par ses opposants, elle accepte que ce soit « *le jeu de la rue* ».

Un jeu auquel aimerait bien mettre fin le collectif Pochoirs pour tous. Le 10 avril, les membres fondatrices ont interpellé Anne Hidalgo afin que la Mairie de Paris intervienne pour supprimer de manière systématique ces messages, source, selon elles, « *de désinformation et d'amalgames* ». « *Notre objectif n'est pas de créer nos propres slogans mais au contraire qu'il n'y en ait plus sur le sol. Pochoirs pour tous serait heureux de ne plus avoir besoin d'exister* », assure Sophie, une militante. De son côté, la Mairie de Paris rappelle que les tags au sol, tout comme sur les murs, sont « *strictement interdits* » et invite les citoyens à les signaler par le biais de l'application Dans ma rue afin qu'ils soient effacés. « *A titre personnel, comme toute l'équipe municipale d'Anne Hidalgo, je suis favorable à l'ouverture de la PMA à toutes les femmes, ce qui n'empêche pas que les messages hostiles comme favorables sont proscrits sur les trottoirs* », confirme Paul Simondon, adjoint chargé de la propreté et de la gestion des déchets. Dans une réponse personnelle adressée au collectif le 3 mai, il assure avoir « *donné des instructions* » à ses services pour que les pochoirs soient effacés, et prévient que « *la Ville signalera au procureur de la République tout message homophobe* ».

Les opposants à la PMA pour toutes ont réinvesti la rue. Et les trottoirs, qu'ils couvrent de slogans chocs : « *A part d'un père, je ne manque de rien* »